

Marie-Adeline Duverdier

Dernière ligne

Chronique d'un amour mortel



Marie-Adeline Duverdier

Dernière ligne

Chronique d'un amour mortel

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4746-3

Dépôt légal : avril 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Pour Fab

*Pour tous ceux qui aiment à la folie
Et qui ne sont pourtant pas fous...*

1

Il entre dans l'appartement. Une odeur métallique le prend à la gorge. Il comprend aussitôt de quoi il s'agit et se précipite dans la salle de bains. Les parois en plastique de la douche sont tirées. On distingue une forme à travers. Il tire l'une des parois. Et la découvre gisant là, vêtue seulement d'un short et d'un tee-shirt, en sang, au fond de la douche. Des photos de lui sont scotchées sur le carrelage des murs. Il ne prend pas le temps de les regarder. Il lui saisit le poignet et cherche son pouls, ne le trouve pas. Il touche sa gorge et sent un battement, très faible, mais un battement tout de même. Il saisit son téléphone dans la poche de sa veste et compose le numéro des pompiers.

Sur la porte, un mot replié est accroché. Juste ces mots :

« *G. entre* ».

2

L'hôpital. Les urgences. Marie est emmenée sur un chariot. Des fils lui sortent des bras, un masque est plaqué sur son visage. Tout va très vite. On l'arrête devant une grande porte verte : « Vous attendez ici Monsieur, s'il vous plaît ».

Il voudrait l'accompagner, savoir, la voir, lui parler...

En attendant les secours, il l'a sortie de la douche, essayé de la ranimer. Elle était aussi blanche que si elle avait été déjà morte. Son corps était glacé. Il l'a entourée de serviettes, essayant de serrer des chaussettes autour de ses poignets, d'où le sang ne s'écoulait plus que faiblement. « C'est ma faute, se disait-il, tout est ma faute... ». Rien d'autre ne lui venait à l'esprit. « C'est ma faute »...

Il lui a caressé les cheveux, ne la lâchant pas.

Les pompiers sont arrivés, l'ont repoussé dans la grande pièce pendant qu'ils la prenaient en charge.

Maintenant, il attend. Il ne parvient pas à réfléchir aux conséquences possibles du geste de Marie. Vivra-t-elle ? « Il faut qu'elle vive, » pense-t-il,

commençant à peine à réaliser ce qui pourrait arriver dans le cas contraire. La culpabilité l'étouffe. Que dire, et à qui ? Qui prévenir maintenant ?

Comment vivre après cela ?

Les mots se brouillent dans son cerveau.

Soudain il pense à appeler le collègue pour prévenir de son absence. Si on le cherche chez lui, il aura du mal à se justifier. « Mais pense-t-il, de toutes façons, comment vais-je expliquer tout cela ? C'est moi qui l'ai trouvée... Mon Dieu... Que va-t-il se passer maintenant ? Son mari va arriver. Sophie va être mise au courant de toute l'histoire... ».

Et il se sent d'autant plus coupable que ses pensées actuelles ne sont pas dirigées vers la vie de Marie, mais vers ce qui va se passer pour lui et sa vie « normale » après cela.

3

Hiver 2000.

Le café est vide, ils sont les seuls clients. Il est tôt et tous les habitués sont en cours, au lycée et au collège voisins.

Marie serre les mains autour de sa tasse de thé pour les réchauffer. Il commande pour lui une autre tasse de café.

Ils sont gênés, tous les deux, et cela se voit. Ils en sont d'autant plus mal à l'aise.

Que font-ils là, tous deux, à ne pas savoir quoi se dire (ou comment le dire), et à ne pas oser, surtout, dire autre chose que des banalités. Il y a des années qu'il ne s'est pas trouvé dans ce genre de situation. Il ne sait plus ce qu'il doit dire ou faire. Et il a encore peur de ne pas être accueilli favorablement, malgré ce que Jérôme lui a formellement assuré :

« Elle te plaît ? Tu peux y aller, je te la sers sur un plateau, que veux-tu de plus ? Pas possible d'avoir un coup plus facile ! ».

« Un coup facile », voilà face à qui Gilbert est assis ce matin. Et malgré tout, il ne parvient pas à en venir au fait.

« Bon, dit-il au bout d'un moment, je vais aller coller mes affiches !

– Ok, répond-elle, je vais aller bosser un peu.

Elle se lève comme à regret, et il la regarde. Elle a minci depuis qu'il l'a rencontrée, cela ne fait pas bien longtemps pourtant. Ses cheveux sont détachés, comme il les préfère.

« Ça va te changer de Sophie, a remarqué Jérôme en riant.

– Jérôme, je te rappelle que Sophie est enceinte de 6 mois !

– Ben c'est bien ce que je dis, ça va te changer !

– Salaud !

Il paie les consommations et la suit dans la rue. Elle habite une maison voisine du café et il la quitte devant chez elle. Il s'éloigne et tout de suite, se retourne. Elle fait de même et leurs regards se croisent.

« A plus, dit-elle.

– Oui, travaille bien !

Il se maudit intérieurement. Se traite de minable de lâche, de collégien. « Pas capable, à 31 ans de conclure avec une fille toute cuite... T'es nul, mon pauvre Gilbert, vraiment trop nul. »

Plus tard, arrivé au bas de la rue, il se dit : « Finalement, ce n'est pas plus mal, je n'ai pas envie de me compliquer la vie avec des histoires dans ce genre... et puis je suis marié, c'est aussi bien comme ça. »

Le dimanche suivant, il part de chez lui bien en avance sur l'horaire. Il doit être au stade à 14 h et il est à peine 13 h.

« Je dois ouvrir les vestiaires et j'ai demandé aux autres d'arriver tôt, j'aurai belle mine si je ne suis pas là avant eux !

– Mais bien sûr, mon chéri, dépêche-toi, lui répond Sophie d'un ton ironique, le ton qu'elle utilise dès que la conversation est en rapport avec le rugby.

– A ce soir, alors. Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai, on risque d'arroser ça, si on gagne ce match, on va en championnat !

Elle ne prend pas la peine de répondre et il s'en va.

Arrivé en ville, il se rend directement dans le quartier qu'habite Marie. Il passe sous sa fenêtre et klaxonne légèrement. Il regarde la fenêtre de l'appartement qui est entrouverte. « J'y vais ou je n'y vais pas », hésite-t-il.

Finalement, il se lance, trouve une place. Descend de voiture et entre dans la maison. Il se sent tellement nerveux à l'idée de ce qu'il est en train de faire. Il a du mal à réaliser que cet arrêt sur son chemin est bien pour lui l'aveu qu'il veut aller plus loin avec Marie.

Il monte l'escalier et sonne à la porte.

Elle lui ouvre presque aussitôt. A sa vue, elle a un large sourire.

« Tiens, dit-elle, tu n'es pas encore au stade ?

– J'y vais mais je voulais passer te voir auparavant.

– C'est sympa ! Entre ! Tu veux un café ? Je n'ai que du déca, je te préviens.

– Impeccable, je n'ai pas besoin d'être trop stressé pour le match.

Il remarque qu'elle n'a pas encore mangé et qu'une casserole chauffe sur la plaque de cuisson.

« Qu'est-ce que tu te fais de bon ?

– Colombo de porc. Je ne l'ai pas fait moi-même. Je cuisine rarement pour moi seule. Pourtant j'adore ça.

– Tu viens au match cet après midi ?

– Naturellement !

Elle porte un gros pull irlandais et semble effectivement prête à sortir, dès son repas terminé.

Elle prépare un café, le lui tend et s'assoit sur le lit, lui laissant sa seule chaise. Ils sont toujours un peu gênés, mais implicitement, on dirait que le fait qu'il soit venu clarifie la nature de leurs futures relations ou du moins l'intention qu'ils montrent tous deux d'en avoir. Une sorte d'acquiescement réciproque et silencieux dans la façon dont ils se regardent.

« Bon, je vais y aller, c'est moi qui fais la préparation psychologique des joueurs avant le match.

– Ok, vas-y, je mange et je descends au stade pour quinze heures. »

Il se penche vers elle et l'embrasse légèrement sur la joue.

« Allez, motivés, il faut gagner aujourd'hui, lui dit-elle.

– Ben on va essayer, il répond.

Une fois qu'il est parti, Marie se laisse aller à sourire. Elle est contente de cette visite. Elle se demandait quand il allait se décider à faire un pas vers elle. En même temps, elle est attendrie par ses hésitations. « On dirait un gamin, se dit-elle, et un gamin ne pourra pas me faire de mal ».

4

« Vous êtes un parent ?

– Non, je suis un ami. C’est moi qui l’ai trouvée. Comment va-t-elle ?

– Je regrette mais il est trop tôt pour se prononcer. Elle a perdu beaucoup de sang et elle est inconsciente. De plus, elle a pris une dose importante de médicaments. Pour le moment, je ne peux rien vous dire de plus. Il faudrait prévenir sa famille. Pouvez-vous nous y aider ?

– Je ne sais pas comment joindre son mari. Mais l’établissement où elle travaille doit le savoir. Est-ce que je peux la voir ?

Le médecin hésite mais accepte.

« Ne restez pas plus de 2 minutes, s’il vous plaît.

– Merci.

Il hésite un peu devant la porte et finit par entrer.

Marie est allongée dans un box aux soins intensifs. Elle est toujours aussi pâle. Ses cheveux sont étalés sur l’oreiller et ses yeux sont fermés. On dirait qu’elle dort. Une perfusion sort de son bras et elle est toujours sous oxygène. Au mur, un moniteur

reproduit les battements de son cœur. Il s'approche du lit et lui effleure la main.

« Marie, qu'as-tu fait ? Je t'ai fait tant de mal que ça ? Je n'ai rien vu venir, je n'ai rien senti... ce n'est pas ce que je voulais... »

Il sent des larmes dans ses yeux. L'aimerait-il, alors ? A-t-il pitié ? Il ne sait pas.

Le médecin s'approche et lui demande de partir.

« Est-ce qu'elle va mourir, demande Gilbert.

– Je ne sais pas. Pour le moment, elle est dans le coma. Impossible de dire s'il va se prolonger. Si vous l'aviez trouvée une heure plus tard, c'était terminé.

– Je reviendrai dans la journée. Puis-je téléphoner d'ici là pour avoir des nouvelles ?

– Oui, vous pouvez. Mais s'il vous plaît, passez à l'accueil pour les premières formalités en attendant que sa famille prenne le relais. Je ne sais même pas comment elle s'appelle.

– Marie, répond Gilbert, elle s'appelle Marie.

5

Pendant le match, il regarde parfois dans sa direction. Rarement, toutefois, car lorsqu'il joue, plus rien ou presque ne compte. Il voit malgré tout que son regard à elle est toujours fixé sur lui. Ou en tout cas, c'est l'impression qu'il a. Il fait froid, mais elle n'a pas l'air de le remarquer. Elle paraît absorbée par le spectacle qu'ils donnent. Il la voit de loin, ses cheveux sont roux et le soleil, lorsqu'il sort des nuages, les illumine.

Le match se termine par la victoire de l'équipe de Gilbert. Dès le coup d'arrêt, elle marche lentement en direction du chemin qui la ramènera en ville. Les joueurs des deux équipes se saluent comme il se doit. Plusieurs d'entre eux rejoignent ensuite Marie et échangent quelques paroles avec elle, tandis qu'elle les félicite. Il se joint à eux et leurs regards se croisent.

« Alors, ça t'a plu ?

– Tu parles ! Vous avez vraiment bien joué !
Surtout toi, à vrai dire, ajoute-t-elle plus bas.

Il ne s'attarde pas longtemps auprès d'elle, trop de monde le connaît et il ne veut pas risquer de bavardages à son sujet.

Marie s'éloigne rapidement. Elle sait que sa discrétion sera appréciée de tous. C'est un mauvais rôle que d'être l'amie d'un groupe de garçons mariés... Elle le sait.

L'équipe va arroser la victoire au café à côté de chez elle (« Chez Philippe ») et elle espère que Gilbert arrivera à fausser compagnie aux autres dans la soirée pour venir la voir.

Une histoire toute simple au départ, presque un sujet de plaisanterie entre Jérôme et elle, a pris au cours de ces derniers jours des proportions qu'elle a encore du mal à comprendre.

Un dimanche soir, après un match dans une ville voisine à la fin de l'automne, l'équipe locale dont fait partie son collègue Jérôme, fêtait une autre victoire Chez Philippe. Un dimanche soir, semblable à celui-ci. On a sonné à la porte et elle a ouvert, heureuse d'avoir une visite après une journée si solitaire, pour trouver à sa porte huit joueurs déjà passablement alcoolisés, parmi lesquels se trouvait Jérôme. L'apéritif s'est donc poursuivi chez elle, à grand renfort de bières apportées de Chez Philippe. C'est ce jour-là qu'elle a connu Gilbert. Un copain parmi d'autres, plutôt plus calme et plus correct que les autres étant donnée la dose d'alcool déjà présente dans leur sang. Agréable à regarder, pas un canon, mais quelque chose en lui qui lui a plu instantanément. Sans compter un regard bleu laser et d'une intensité rare.

A la suite de cette soirée, Jérôme lui a raconté que les joueurs présents ce soir-là avaient apprécié son accueil. « Peu de filles, lui dit-il, auraient accepté de si bonne grâce une telle intrusion ! Quelques-uns, ajoute-t-il, ne seraient pas opposés à faire plus ample connaissance avec toi ». Tout de suite, c'est à Gilbert qu'elle a pensé. Peu importait la « plastique » pourtant admirable de certains, à la grande surprise de Jérôme, c'est Gilbert qui lui plaisait et aucun autre.

Jérôme s'est alors mis à lui parler de Gilbert, qui est son meilleur ami.

« Il est marié depuis peu, il a une petite fille et a perdu l'année dernière un bébé, un garçon, d'une méningite ». Cette idée la fait frémir et elle ressent aussitôt un élan indéfinissable envers Gilbert. Rien ne compte d'autre à cet instant pour elle que cette immense souffrance qu'il a endurée. Pas même le fait qu'il ne l'ait pas endurée seul, puisque sa femme a enduré la même. Pourtant c'est à lui et à lui seul qu'elle pense. D'autres détails suivent sur la vie de cet homme qu'elle connaît à peine. Rapidement, elle éprouve une grande tendresse au souvenir de ce regard si fort où tant de souffrance perlait par moments, interrompte par des moments de gaieté.

La conversation dévie ensuite et reprend un ton plus badin mais maintenant elle « sait ».

Elle connaît Sophie la femme de Gilbert, car elle travaille dans le même établissement. Elle n'a jamais vraiment accroché avec elle et la trouve brusque et presque vulgaire. Aussitôt, elle trouve que c'est un couple bien mal assorti, mais on en a vu d'autres... Enfin, elle ne s'estime pas le droit de juger des gens qu'elle connaît à peine. Et puis elle pense à autre

chose, elle est mariée, et lui aussi, rien ne peut donc raisonnablement arriver entre eux...

Tard dans la soirée qui suit le match auquel elle a assisté, on frappe à la porte. Marie regarde la télévision, attendant sans vraiment attendre, que quelque chose se produise.

C'est Gilbert. « Nous y voilà, pense-t-elle ».

Sa décision est prise depuis quelques temps déjà, s'il est d'accord pour entreprendre quelque chose avec elle, alors cela se fera.

Pourtant, elle doute encore. En effet, Gilbert a l'air de souffrir physiquement et se tient les côtes de douleur. Pourtant elle ne se souvient pas qu'il ait reçu de choc durant le match de l'après midi.

« Bonsoir, lui dit-il. Je passais voir si tu n'aurais pas de l'aspirine pour moi, car j'ai des côtes fêlées depuis plusieurs semaines et cela me fait vraiment mal ce soir.

– Je dois avoir ça, entre !

Marie, naïve, crédule comme on peut l'être lorsqu'on est amoureux (et qu'on ne le sait pas encore), fouille dans un tiroir et prépare deux aspirines pour Gilbert, qui s'est laissé tomber sur le canapé, avec l'air de vraiment souffrir.

Elle les lui tend et il la remercie.

– Alors, ça se passe bien, en bas, la fête ?

– Tu parles, on boit de la Despé et c'est la folie. Et toi, ça va ?

– Oui, tranquille, comme tu peux le voir, c'est une soirée calme.

A ce moment, Gilbert lève les yeux vers elle et lui dit doucement : « Tu joues avec moi ! ».

– Mais non, l’assure-t-elle, et elle le lui prouve par un baiser qui n’a plus rien d’amical.

Plus tard, il lui dira qu’il a douté jusqu’au bout et avait peur qu’elle le rejette. Elle lui dira la même chose.

Voilà quel a été le début de leur histoire. Une histoire toute simple.

